

THOMAS CAILLEY

Entrée en matière

Pour commencer

Thomas Cailley est né à Clermont-Ferrand en 1980. Sorti de Sciences Po Bordeaux en 2002, il produit des documentaires pour la télévision pendant quelques années. Mais, comme son aîné David, professeur de physique en lycée, il s'ennuie. Considérant que rien n'est figé (surtout à 26 ans!), David décide alors de tout plaquer et de passer le concours de l'école Louis-Lumière pour devenir chef opérateur (poste qu'il occupe sur *Les Combattants*). Acte fondateur pour Thomas, qui, à son tour présente in extremis La Fémis et intègre dès l'année suivante le département scénario.

Il acquiert, au cours de ses études, des techniques d'écriture ainsi qu'une connaissance éprouvée des métiers du cinéma. « À l'école, en trois ans, explique-t-il, on écrit cinq longs métrages et un nombre considérable de courts métrages, ce qui désinhibe et permet de se rendre compte qu'on peut aller jusqu'au bout. On essaie aussi tous les métiers, j'ai pris goût à l'expérience concrète du plateau, du tournage. »

Auteur d'un film court très remarqué en 2011 (*Paris Shanghai*), Cailley réalise avec *Les Combattants* son premier long métrage, projet de fin d'études écrit en quatrième année. Outre la volonté de filmer la région Aquitaine où il a grandi (le lac de Lacanau, les Landes de Gascogne et la Leyre que l'on voit à la fin du film), l'idée du scénario est née du désir de montrer la vitalité qui anime, selon lui, la plupart des jeunes. « Je voulais aller à l'encontre de ce portrait d'une jeunesse sans but et paumée, souvent proposé au cinéma et auquel je ne souscris pas. Autour de moi, je vois au contraire des jeunes gens avec des projets, qui tentent des choses, qui n'ont pas peur d'essayer ni de faire des erreurs. » Une émission de télé-réalité, diffusée sur la TNT, va également l'inspirer et lui fournir le motif dramatique autour duquel se noue l'intrigue amoureuse de ses deux héros. « C'est l'émission *Man vs Wild* ("Seul face à la nature"), précise-t-il, qui m'a donné envie du thème de la survie, car on y voit un ancien SAS débarqué en pleine nature qui est obligé de survivre par tous les moyens. C'est dérisoire et beau. » Cette idée lui permet de nourrir l'écriture de son héroïne, qui combat au sens propre comme au sens figuré, contre une représentation normée de la femme. « J'avais envie aussi d'inverser la représentation de la femme au cinéma qui est assez stéréotypée et de dérégler les codes de la comédie romantique. »

Synopsis

À la mort de son père, Arnaud, la vingtaine velléitaire, hésite à reprendre l'entreprise familiale de menuiserie avec son frère. Jusqu'au jour où il rencontre Madeleine sur un stand de l'armée. La jeune femme, passionnée de techniques de survie, rêve d'intégrer les commandos de parachutistes. Sa rage et sa détermination fascinent Arnaud au point de se laisser embarquer dans une préparation militaire avec elle. Mais, le caractère de Madeleine ne s'accorde guère aux règles en vigueur. Une solution : la fuite, ou la survie, pour se réinventer...

Fortune du film

Présenté à la Quinzaine des réalisateurs cette année à Cannes, *Les Combattants* a reçu un accueil enthousiaste, tant public que critique, couronné par quatre récompenses notables : le label Europa Cinemas, l'Art Cinema Award, le prix SACD et le prix Fipresci. Sorti en salles le 20 août, le film totalise à ce jour quelque 400 000 entrées. Un franc succès pour un premier film.


Zoom


© Nord-Ouest Films

« Aux aguets », selon le dernier mot du film. Prêts pour la survie. Pour ne pas se laisser surprendre. Madeleine et Arnaud sont immergés dans la Leyre jusqu'à mi-corps. Nous sommes dans la troisième partie (forestière) du récit, celle où ces deux Robinson tentent de faire l'expérience de la vie sauvage. Seuls, sans rien d'autre que leurs ressources physiques et leur instinct, ils tentent de survivre, de s'affranchir des prétendus dangers qui les entourent, de dépasser des limites qui les oppressent, à tout le moins de trouver une nourriture propre à satisfaire leurs besoins vitaux.

Seulement armés de lances de bois taillées en pointe, l'œil vigilant et le geste arrêté, Madeleine et Arnaud attendent, et scrutent la transparence du cours d'eau. À l'affût du moindre poisson, dans un authentique corps à corps avec la nature qu'ils ont décidé d'affronter. Le cadre est verdoyant, étend ses gammes de bruns, et d'ocres pour les éclats de soleil sur l'eau. La lumière est belle, claire, soignée. Quelques rares zones d'ombres en arrière-plan flou de l'image. Sentiment de pureté, de fraîcheur, de calme. De calme ? La présence guerrière des deux personnages à l'écran semble pourtant indiquer le contraire. Quelle sorte de péril la nature sournoise déroberait à notre regard (comme c'est le cas de la surface miroitante de l'eau avec sa profondeur invisible) ?

Le grimage des corps comme technique de camouflage et la méthode de pêche agressive (des lances plutôt que des cannes à pêche !) laissent supposer qu'il faut ici savoir se défendre (au moins contre la faim). Sinon se faire prédateur pour ne pas être victime... Or, la boue qui recouvre imparfaitement les corps ne laisse guère d'illusion sur l'efficacité du subterfuge. Les lances grossières et mal affûtées, leur approche de la proie relèvent davantage du fantasme de gosses (celui des cabanes dans les bois et des batailles contre un ennemi imaginaire) que d'une vraie stratégie de combat et de résistance aux dangers effectifs, etc.

Madeleine fusionne ici avec son délire de fin du monde, son désir de (sur)vie, son envie d'en découdre. Qui est une manière pour elle d'exorciser ses peurs face à l'avenir en les surjouant. Ainsi, sur les visages tendus se lit une mise en scène outrancière. Les deux personnages croient parfaitement au jeu qu'ils jouent, au dispositif qu'ils s'inventent, au film qu'ils se font et que *Les Combattants* mime un moment, adaptant sa mise en scène à l'espace mental des personnages.

De cet épisode « guerrier », le cinéma – la fiction qui fait cinéma – ressort victorieux. À l'inverse des héros, dont la fable s'épuisera à l'épreuve du réel. L'échec de leur aventure sylvestre est en vérité tout entier compris dans cette image de genre cinématographique, cette gestuelle de combat qu'il s'agit d'interpréter littéralement pour mieux comprendre la métaphore qu'elle recouvre.

Pêcher avec des lances suppose une solide expérience, de cette expérience dont manquent les deux héros. Comme d'habitude, l'impulsive Madeleine emploie la manière forte. Elle fonce bille en tête, tous azimuts, le gentil Arnaud à ses côtés, longtemps suiveur. Sans doute, des images d'aventuriers (cinématographiques ou télévisuels) font-elles encore écran à la réussite de leur entreprise.

Leur erreur, ou leur fiasco (la pêche s'avérera infructueuse), tient surtout à leur incapacité à cibler leur ennemi – présent autant en eux qu'autour d'eux. Problème de méthode ? Agir dans la précipitation, fût-ce avec détermination comme ici, revient à se battre contre des moulins à vent. La jeunesse fougueuse de ces combattants, leur impréparation, leur inexpérience seront la cause de leur retour au bercail (après ingestion de viande toxique de renard). Mais, comme dans *Le Vieil Homme et la mer* d'Ernest Hemingway, leur échec n'est pas une défaite. Cette expérience paranoïaque, vaine sinon ridicule en apparence, les aura conduits à la rencontre d'eux-mêmes, vers des certitudes et une connaissance de soi à la fin (du film) renforcées. En éprouvant violemment leur corps et en faisant « l'expérience de la mort », ils auront touché un point nodal de la vie, se découvrant un impérieux besoin d'eux-mêmes et un furieux appétit d'existence.

Carnet de création

Une année de gestation a été nécessaire pour aboutir à une structure scénarique en trois parties et une dizaine de scènes majeures autour desquelles la narration s'est ensuite développée. « Mon projet, se souvient Cailley, n'était pas encore complètement abouti quand je suis sorti [de la Fémis, NDR], mais suffisamment précis pour plaire au producteur Pierre Guyard. Il m'a envoyé en stage chez les militaires observer les jeunes qui veulent être incorporés. Et je suis reparti en écriture pendant huit mois avec une camarade de promo, Claude Le Pape. Puis, on a décroché l'avance sur recettes et pu boucler notre budget. » Lequel se monte à deux millions et demi d'euros.

Nous le savons, l'écriture du scénario et du personnage de Madeleine aura été motivée dès le début par les aventures de Bear Grylls, animateur vedette de *Man vs Nature* et ancien soldat des forces spéciales britanniques (visible d'ailleurs, en guise d'hommage, dans le film). Le rôle de l'héroïne sera donc physique. D'emblée, le cinéaste songe à Adèle Haenel. « Pour ce personnage, il fallait qu'on croie à sa croyance, qu'on ait envie de la suivre jusqu'à la fin du monde. Sinon, ça devenait théorique. Adèle, c'est de l'énergie pure. »

Un casting sauvage de plusieurs centaines de jeunes est en revanche organisé à Paris pour trouver celui qui incarnera Arnaud. « Kévin Azaïs avait été choisi au début pour jouer le rôle d'un copain d'Arnaud, raconte le réalisateur. Au bout de trois mois, je me suis rendu compte que j'avais le héros devant moi depuis le début. C'est quelqu'un de doux, de généreux. Il faut du temps pour voir émerger ce genre de qualités. »

Durant la préparation du tournage, qui est une énième écriture du scénario, « peut-être la plus importante de toutes », Cailley rencontre régulièrement les comédiens à qui il demande de lire ou d'improviser des scènes. Occasion pour lui de « leur prendre des choses qui leur appartiennent pour les donner aux personnages. » Au final, il y aura très peu d'improvisation pendant le tournage

THOMAS CAILLEY

qui s'étale sur sept semaines. Une durée que le cinéaste juge aujourd'hui un peu courte étant donné « qu'il y avait quatre-vingt-six décors pour cent scènes, ce qui veut dire beaucoup de temps d'organisation, surtout si l'on tourne dans la chronologie [comme ce fut le cas, NDR]... »

Un travail patient et très en amont du tournage avec son frère et chef opérateur David permet également de trouver le « ton » du film, comprendre les couleurs de plus en plus chaudes qui accompagnent les personnages durant leur parcours initiatique. À l'image de cette palette, Cailley opte pour une bande-son électro qui soit au diapason des personnages, de leurs trajectoires et des énergies dépensées. Une musique comme une pulsation, une émission « organique » de sons qui insuffle du rythme aux plans et qui répond aux variations de genres de l'œuvre. Pas une simple « musique "intérieure" qui donne une lecture des sentiments, des états d'âme des personnages. » Une musique qui tantôt atmosphérique « tire les personnages vers quelque chose d'aérien », tantôt rythmée leur prête « une dimension épique ».

Parti pris

« *Les Combattants* est l'histoire d'une libération. Libération des corps, des cœurs, ceux de Madeleine et Arnaud, qui s'offrent une balade sauvage avant que le monde s'écroule. *Les Combattants* est un film d'avant la catastrophe, une histoire d'amour qui se construit parce qu'il y a urgence [...]. Thomas Cailley filme les corps et les tempéraments avec une pureté exemplaire, joue habilement sur les rapports de force (d'un côté la frondeuse Adèle Haenel, de l'autre le doux Kevin Azaïs), ose l'humour et la métaphore sans jamais forcer le trait. »

Thomas Baurez, *Studio Ciné Live*, août 2014.

Matière à débat

Ligne brisée

Trois grandes parties, correspondant à autant de genres cinématographiques (la chronique adolescente, le film militaire, le récit d'aventures), composent l'intrigue parfaitement linéaire des *Combattants*. Trois couleurs différentes et trois points de vue la peignent et la conduisent également. L'humour du cinéaste envers ses personnages, la bande-son électro et le court épilogue à haute valeur énergisante en assurent l'unité.

Les Combattants jouent habilement des codes, de la place des sexes, et de la construction dramaturgique que son auteur chahute avec maîtrise, n'hésitant pas à opérer de soudaines embardées narratives comme indicateurs de la contemporanéité et de la réactivité des protagonistes *déboussolés*, égarés dans une société sans relief ni perspective. Quittant leurs repères, Arnaud et Madeleine, deux jeunes adultes que tout oppose, se croisent, se cognent littéralement l'un à l'autre; le premier entre ensuite en gravitation (par amour) autour de la seconde; enfin, les deux fusionnent dans un projet commun. Hypothèse de trajectoire donc, de destinée attrapée à bras le corps pour contredire un avenir tout tracé et histoire d'identité, de mutation, de territoire à quitter ou à conquérir. Affaire de jeunesse, de passages, de mouvements, de rythmes, de pulsations (cardiaques, musicales, dramatiques).

Les genres revisités

Arnaud et Madeleine sont comme les deux faces d'une même pièce, opposés mais unis. À eux deux, ils incarnent l'image complémentaire d'une certaine jeunesse dont le scénario, habile à saisir un peu de l'air désenchanté de notre époque, offre une lecture à rebours des codes et des genres.

Le garçon est doux, mou, indécis, offert à toutes les voies d'avenir (mais penchant insensiblement vers l'entreprise familiale, par paresse ou commodité), en attente vague d'un déclic, d'une rencontre qui le décide à agir autrement. La fille est en revanche déterminée, volontaire, excessive, toute en muscles tendus vers un objectif militaire qu'elle veut vite atteindre. À elle, l'ex-étudiante en macroéconomie, la ligne droite et l'action intense. À lui, la musarde et l'inappétence pour son métier manuel de menuisier.

La couleur dominante (bleue) de cette première partie est froide. Nous sommes « chez » Arnaud, et assistons, de son point de vue, au récit (adolescent) ordinaire, convenu et un peu triste. Un gars, une fille, c'est aussi ça en 2014. Et comme ce double portrait à l'opposé des conventions, le scénario va procéder par à-coups et sauts de côté, fuyant avec bonheur les conventions de la comédie romantique pour adolescents.

Impasse militaire

Pour cela, chacun doit pouvoir se réinventer, sortir de (chez) soi. Arnaud doit quitter son clan (parents et copains), son bout de plage, sa géographie physique et affective. Madeleine, la bourgeoise solitaire, qui n'a jamais étudié que des cartes (économiques, politiques, etc.), se trouver un territoire, une famille. Par défiance du futur qu'elle prédit sans avenir, celle-ci bat en retraite de ses études, cherche à se *réorienter* pour mieux affronter ses dangers, et en profite pour prendre la direction du récit. Arnaud, qui ne sait guère où se diriger (dans l'existence), quitte soudain sa situation de spectateur du monde et la suit dans l'armée (aux tons brun kaki), sans autre horizon que de l'aimer. Mais, sans boussole ni visibilité (voir la séquence nocturne de la manœuvre militaire), aucun des deux ne parvient à trouver de place, et, selon la métaphore qui traverse tout le film, encore moins de sens à sa vie. Ce vide cruellement ressenti par Madeleine est vécu comme un mal qui ronge les élans de la génération qu'elle représente, qui sape sa confiance et suscite désenchantement et amertume. L'armée comme refuge contre le désarroi moral et politique, avec ses codes et sa discipline, apparaît comme une impasse que le film tourne en dérision (jeunes recrues comprises). Le cadre militaire déçoit et ne répond pas aux attentes de Madeleine (et inversement).

Quête de sens

Seconde bifurcation scénaristique : les deux héros choisissent la fuite en avant comme possibilité de renouveau. Laquelle se traduit par une belle échappée dans les bois. Une zone périurbaine est franchie à toute vitesse, qui correspond au passage de frontière, figure obligée du récit d'apprentissage, pour pénétrer en terre inconnue.

Arnaud et Madeleine abandonnent la civilisation, dont quelques signes (pollution, incendie, etc.) annoncent le déclin, pour retourner à l'état de nature. Là, les repères s'effacent, les points de vue s'unissent et les deux personnages se retrouvent à égalité de chance. Dans ce nouvel Éden aux couleurs vives, il faut réapprendre à vivre, à se nourrir, à se construire ensemble. La nature est belle et sensuelle (admirable travail du chef opérateur) ; elle préside à l'éclosion des sentiments, à l'épanouissement de la sexualité. Au cœur de cette forêt, les héros trouvent un accord, une paix qui leur ouvre des perspectives nouvelles, les dote d'une autre richesse. Le voyage en utopie apparaît alors clairement comme

THOMAS CAILLEY

une quête de soi et de l'autre. Et qu'importe si le trivial (l'intoxication alimentaire) les ramène sur terre et les force à l'abandon. L'expérience aura été profitable. Elle aura participé à la découverte d'eux-mêmes, à leur envol comme le suggère la dernière image aérienne du film et que l'affiche a choisi de reproduire. Les « combattants » sont désormais aguerris et prêts à affronter cette société qui les menace, qui menace le monde de destruction selon la vision fantastique de fumées d'incendie qui referme leur expérience forestière. Arnaud et Madeleine, désormais vigies du monde et d'eux-mêmes, sont prêts pour la suite.



Envoi

Take Shelter (2011) de Jeff Nichols. Hanté par des visions apocalyptiques, un père de famille construit un abri anti-tornades pour se protéger, lui et les siens. Les propos alarmistes de Madeleine, et les incendies de forêt des *Combattants*, trouvent dans cette œuvre un développement cataclysmique. Un thriller à (re)voir comme une suite possible à notre film.